

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 2

Artikel: La Dzerafa
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186866>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'entrée d'une ruche d'abeilles, elle est, au bout de deux ou trois heures, emprisonnée sous une couche de cire.

« Tu nous voles ? en prison, et pour toujours ! »

Toussenel a fait, sur l'esprit des bêtes, un volume admirable ; mais que de choses intéressantes on pourrait écrire encore sur ce sujet. J. D.

A propos de la catastrophe de Vienne on rappelle un désastre à peu près semblable arrivé au temps de l'ancienne Rome. Voici comment Tacite, l'historien païen, raconte cet événement :

Vingt-sept ans après Jésus-Christ, un certain Atilius avait fait construire à Fidènes un amphithéâtre dans lequel des gladiateurs devaient se montrer. Il avait négligé cependant, par avarice, d'établir les fondations sur un terrain solide et de bien relier les charpentes.

« Le bâtiment, surchargé de spectateurs, commença à osciller et s'effondra, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, écrasant dans sa chute et ensevelissant sous ses ruines une foule énorme. Ceux qui avaient été écrasés dès le principe avaient échappé à toutes les souffrances ; beaucoup plus à plaindre étaient ceux qui continuaient à vivre avec les membres brisés ou arrachés. Le bruit de la catastrophe s'étant répandu, d'autres personnes arrivèrent sur les lieux, cherchant l'un son frère, l'autre ses parents ou ses connaissances. Quand on se mit à débayer les décombres, tous se précipitèrent sur les morts pour les embrasser et les couvrir de baisers. Souvent même une querelle éclatait quand le visage d'un mort était défiguré, et que la même taille ou le même âge induisaient en erreur les personnes qui voulaient reconnaître les leurs. Cinquante mille personnes ont été tuées ou estropiées à la suite de ce malheur. »

Le Sénat prit des mesures de précaution pour éviter à l'avenir de pareils accidents.

Atilius fut condamné à périr par le feu.

La Dzerafa.

N'amo rein tant clliâo bêtès carnassièrès que no vignont dâi pâys étrandzi, po cein que l'arrevè adé on momeint iô on lè voudrâi vairè à la met-sance, kâ tot lo mondo n'est pas on Bolomâ po ousâ s'eincilliourè dein 'na dzéba avoué tot espèce d'animaux domestiquo ; et mè seimbiè que se on bio dzo on lion avâi la bienna dè sè repètrè d'on bonco dè chrétien, on arâi bio ètrè dè Lutry, lâi foudrâi bin passâ.

No sein tot parâi benhirâo pè châotrè dè ne min avâi dè clliâo bêtès que sè catsont pè derrâi lè z'adzès quand l'est qu'on va pè la campagne et que vo z'agaffont tot cru, kâ n'est pas ni on renâ, ni on petou que pâovont féré grulâ on citoyen dè per tsi no, Grognez est bin montâ su on chameau ; mâ quand bin on ne reincontrè pas pèce dè clliâo pouetès bêtès, y'ein a tot parâi pè Lozena qu'on bailli bin dè la couson. L'est veré que le sont pas ein viâ, mâ cein ne fâ rein, l'est adé dâi pouetès

bêtès. Vo z'âi bin z'âo z'u vu pé lo musé, la Dzerafa, 'na granta guieusa dè bite qu'a on cou asse grand que n'hâta dè raté, et que porrâi medzi n'assiétâ dè soupa du que bas, su on tsai dè fein. Eh bin, cllia bite, que n'a nion devourâ s'en vâo, a tot parâi eimbétâ lo gouvernèment.

Vo sèdè qu'on a bâti decoutè lo tsandélai on bio hépetau, po cein que lè malado sè plîésont pas tant dein lo villio. Quand l'ont z'u remoâ, lo gouvernèment ne savâi pas âo justo que faillâi féré dâo villio et nonma onna coumechon po cein vouâiti d'on pou dè prés, kâ lè régents dè l'académi que trovâvont que n'aviont pas prâo plîace pè lâo mâison d'ècoula po féré lâo z'aleçons, aviont einviâ d'avâi lo pâilo d'amont. Mâ cé pâilo d'amont étâi justameint césiquie iô sont lè bêtès dâo musé, et po cein lè faillâi frou. Cllia coumechon dévessâi don vairè s'on poivè débagadzi dein lo villio hépetau cll'espèce d'éboiton et dè dzenelhire dè l'Etat, et le trovâ que cein sè poivè fère et le fe on rappoo. Mâ âo momeint dè lo signi, vouaïque z'ein ion que l'a tot d'on coup on idée et que fâ âi z'autro :

— Mâ, ditès-vâi : Et la Dzerafa ?

— Eh ! tè bombardâi, se repondont lè z'autro, l'est ma fâi veré. Yô diabe la porrâi-t-on mettrè ? On la pâo portant pas einmottâ, cein n'arâi pas lo fi ; que faut-te féré ?

Et l'ont décidâ que n'ïavâi rein à féré.

Adon l'on dégrussi lo rappoo po ein féré on autro iô sè desâi que n'ïavâi pas mèche, et n'est portant rein qu'à causa dâo cou de cllia granta giga dè dzerafa que lo musé n'a pas pu ètrè débagadzi, et qu'on est d'obedzi d'allâ pè l'académi quand l'est qu'on vâo vairè dâi bêtès dè totès lè sortès.

6

Mademoiselle Colibri.

L'officier, retiré discrètement à l'écart, contemplait avec attendrissement cette scène de reconnaissance.

— Oh ! reprit Mme de Montgradon, si tu savais combien je t'ai cherchée ! si tu savais combien je t'ai pleurée ! Mais te voilà, oublions tout. Que m'importent maintenant les maux soufferts ? j'ai ma fille ! Et toi ? tu me croyais morte, n'est-ce pas ? Allons donc ! Est-ce qu'une mère peut mourir, lorsqu'elle se sait l'unique appui de son enfant ?

— J'espérais en vous, je vous attendais, ma mère.

— Comme elle ressemble à son père ! Et moi qui ne t'ai pas reconnue tout d'abord ; moi qui t'interrogeais comme une étrangère ; moi qui passais devant ta porte sans que mon cœur m'avertit que ma fille était là ! Quand je pense que sans l'oiseau... Il a fallu que l'oiseau parlât... ces mots que je lui ai appris aux Antilles, il a fallu qu'il les répâtât aujourd'hui sur mon passage pour me faire retrouver mon enfant !

Elles se tinrent longtemps enlacées, les yeux dans les yeux, mêlant les paroles aux baisers. Elles se dirent ces mille riens charmants qui montent du cœur aux lèvres quand deux êtres qui s'aiment se revoient après une longue absence. Chose surprenante ! il semblait à Virginie qu'elle avait toujours connu sa mère.

Elle se racontèrent au hasard, pèle-mêle, tout ce qu'elles avaient fait, tout ce qu'elles avaient vu, tous les événements qui depuis quinze années avaient traversé leur existence : et la mort héroïque de M. de Montgradon... et la ruine qui s'était apesantie sur la famille... et la